

Le problème s'était déjà posé dans la seconde moitié du VI^e siècle avant notre ère, quand les Pisistratides firent établir à Athènes un texte officiel des poèmes homériques ; c'est ce texte que les aèdes devaient déclamer à la fête de Panathénées. Il se posa de nouveau à Athènes, dans les années 338-330, lorsque l'homme d'État Lycurgue fit établir une version authentique du texte des trois tragiques devenus, deux siècles après, des classiques, Eschyle, Sophocle et Euripide. La question se posa dans sa généralité, pour toute la littérature grecque des périodes archaïque et classique, lorsque vers l'an 295 le souverain macédonien de l'Égypte, Ptolémée I^{er}, fonda dans sa capitale le Musée («Sanctuaire des Muses») d'Alexandrie et le dota d'une importante bibliothèque que ses successeurs continuèrent à enrichir.

Les meilleurs savants du monde hellénistique, accueillis au Musée comme pensionnaires, furent spécialement chargés d'inventorier et de classer la bibliothèque, et de mettre au point le texte de chaque auteur. Les éditions issues de leur travail connurent un succès rapide et décisif. Pour Homère, le premier auteur dont ils se sont occupés, on peut suivre, à travers les papyrus retrouvés en Égypte, la diffusion de leur travail : seuls les papyrus antérieurs à l'an 150 avant notre ère comportent d'importantes variations textuelles, en particulier des vers supplémentaires ; après cette date règne un texte uniforme admis par tous et adopté partout, qui n'est autre que l'édition alexandrine.

Une anecdote illustrera le souci qu'avaient les érudits alexandrins de disposer du texte le plus sûr, et donc la confiance que l'on peut avoir en leur travail critique. Lorsqu'ils entreprirent d'éditer l'œuvre des trois tragiques, le roi Ptolémée II (285-247) fit venir d'Athènes, en remettant une caution d'un montant démesuré – 15 talents d'argent, soit près de 400 kilogrammes de métal précieux –, l'exemplaire officiel établi 100 ans plus tôt, pour qu'il en fût pris copie au Musée. Le travail achevé, c'est la copie qui fut expédiée à Athènes, et le roi renonça à sa caution. Quoi qu'on pense du procédé, il est assuré que l'édition des tragiques établie au Musée d'Alexandrie est d'une fidélité exceptionnelle. C'est l'un des rares cas où l'édition alexandrine ne se présente pas comme un obstacle ultime

Architecture numérique

Une découverte récente montre que l'auteur lui-même peut aider l'éditeur d'aujourd'hui. La transmission des œuvres dramatiques a pu souffrir des reprises au théâtre, avec des additions ou des suppressions de vers dues à l'initiative des comédiens ou des metteurs en scène. Les éditeurs n'hésitent donc pas, en fonction de leur jugement et de leur goût, à condamner des vers jugés interpolés ou à supposer des lacunes.

Or, les poètes tragiques ou comiques font de leur œuvre une composition numérique : ils tracent un cadre où se trouve déterminé le nombre de vers de chacun des éléments de la pièce. Modules de base et proportions diverses sont les éléments d'une construction de type architectural fondée sur le nombre des vers affectés à chaque partie de la pièce, à chaque forme

du dialogue et à chaque personnage dans une scène déterminée. À titre d'exemple, l'*Électre* de Sophocle, jouée vers 410 avant notre ère, est bâtie sur les modules 7 et 12 : le nombre de vers des différentes parties est multiple de 7 et de 12. Ainsi, le prologue compte 84 vers (7×12), le reste de la tragédie 1 008 vers ($7 \times 12 \times 12$) qui se divisent en deux grandes parties : 528 vers (44×12) et 480 vers (40×12), et ainsi de suite, avec notamment trois scènes successives de 144 vers (12×12).

L'architecture numérique, conservée intégralement dans le plus ancien manuscrit de Sophocle (X^e siècle), offre une garantie sur l'authenticité de tous les vers du texte transmis. Ce type d'architecture, que l'on retrouve également chez Eschyle, doit donc être respecté.

dans la remontée en direction du texte original.

Obstacle ultime que l'éditeur d'aujourd'hui s'efforce de contourner en utilisant les règles qui font partie de la méthode de Lachmann, présentée plus haut, et en tenant compte de tout ce qu'il sait de l'auteur et de son œuvre. Aujourd'hui, par rapport aux spécialistes du XIX^e siècle, l'éditeur ne se contente plus de travailler à partir d'un archétype théorique ; il peut dater cet archétype et lui donner une réalité concrète. Il dispose en outre, avec les papyrus et les palimpsestes, avec la tradition indirecte, d'une documentation complémentaire riche d'enseignements.

À dessein, je n'ai pas traité le cas des traditions, peu nombreuses, où l'archétype paraît insaisissable, au point que certains en nient l'existence ou plutôt agissent comme s'il restait inaccessible. Le cas le plus remarquable est celui du texte grec du Nouveau Testament. Reproduit dans plusieurs milliers de manuscrits dont les plus anciens remontent au II^e siècle après notre ère, traduit dans de nombreuses langues à partir du III^e siècle, ce texte comporte d'innombrables variantes, mais rarement des fautes caractéristiques pouvant servir de base à un classement. L'usage de ce texte dans la liturgie et dans la piété personnelle, sa mémorisation par les clercs et par les fidèles, ont créé entre les témoins manuscrits des relations horizontales qui dissimulent les relations de filiation existant entre ces derniers.

Au terme de cette accumulation d'indices, l'éditeur est placé devant des choix critiques : la décision lui appartient. Comme dans cette partie finale, la plus délicate, chaque éditeur prend sa décision selon ses propres critères, le texte proposé varie d'une édition à l'autre, dans des limites plus ou moins étroites. Malgré tous ses efforts d'objectivité, l'éditeur imprime sa marque sur un texte qui tend à se confondre avec le texte original, sans jamais l'atteindre dans son intégralité. Les progrès obtenus depuis les premières éditions imprimées, au temps de l'humanisme, sont considérables, mais l'idéal visé restera toujours inaccessible, à moins que l'avenir nous apporte les «chaînon manquant» qui permettront de remonter aux ultimes ancêtres de ces œuvres.

Jean IRIGOIN, helléniste, est professeur honoraire au Collège de France. Il dirige depuis 1964 la série grecque de la Collection des Universités de France (Collection Budé) aux éditions des Belles Lettres.

J. IRIGOIN, *La composition architecturale du Philoctète de Sophocle*, in *Revue des études anciennes*, tome 100, n° 3-4, pp. 509-524, 1998.

J. IRIGOIN, *Tradition et critique des textes grecs*, Les Belles Lettres, 1997.

Déchiffrer les écritures effacées, CNRS-Éditions, 1990.

A. DAIN, *Les manuscrits*, Les Belles Lettres, 1975.

Les dragons de mer



Photographies de Paul Suterland

**Ces hippocampes
qui ressemblent
à des algues
sont une des rares
espèces marines
où les mâles
incubent les œufs.**

L'eau est calme, limpide, mais sombre. Nous plongeons de nuit, au large des côtes Sud-Ouest australiennes, dans une eau glaciale, à la recherche de créatures étranges : des dragons de mer, *Phycodurus eques*. Nous voulons capturer un mâle portant des œufs pour notre programme d'élevage, à Perth.

Phycodurus eques, le dragon de mer feuillu, et son cousin plus commun *Phyllopteryx taeniolatus*, le dragon de mer commun, sont les seuls hippocampes qui ressemblent à des algues. Comme les hippocampes et les aiguilles de mer, les dragons appartiennent à la famille des Syngnathidés, caractérisés par un squelette externe, formé d'une série d'anneaux qui entourent le corps de l'animal, et par un long museau tubulaire dépourvu de dents. Les dragons de mer ont, sur le corps, des excroissances caractéristiques en forme d'algues. Les appendices des *Phycodurus* sont plus larges et plus plats que ceux des *Phyllopteryx*, plus filiformes. Ces deux créatures sont localisées sur les côtes du Sud de l'Australie, surtout au large de l'archipel de la Recherche, où nous plongeons. Ces immenses îles granitiques, où la végétation est clairsemée, sont un refuge pour de nombreux animaux exotiques, dont certains ne vivent qu'à cet endroit.

1. LES DRAGONS DE MER vivent au large de la côte Sud-Ouest de l'Australie. Les adultes mesurent quelque 50 centimètres de long. Les dragons sont de proches parents des hippocampes et des syngnathes, des animaux caractérisés par une cuirasse de plaques osseuses qui recouvre leur corps et par un museau tubulaire. De surcroît, ce sont les mâles qui incubent les œufs.



Sous la surface, les parois granitiques s'enfoncent verticalement sur plusieurs centaines de mètres dans une obscurité totale.

Alors que je continue à descendre, je croise un banc de poissons sangliers aux allures préhistoriques, chacun mesurant près de 50 centimètres de longueur. À 15 mètres de profondeur, un rocher couvert d'algues apparaît dans le faisceau de ma torche. J'approche, mais je n'observe que des algues (des laminaires et des sar-

gasses)... Un coup d'œil derrière moi aussi : je suis soulagé de ne voir aucun de ces requins blancs qui occupent ces eaux. Nous plongeons la nuit, car on repère plus facilement les dragons de mer dans l'étroit faisceau d'une torche que pendant la journée, où le fourmillement des animaux marins gêne la recherche. Quelques minutes plus tard, j'en localise un, mais ce n'est qu'un dragon de mer commun.

Après une heure dans ces eaux sombres à 15 °C, mes doigts et mes

pieds sont si engourdis que je décide d'abandonner. Un dernier coup d'œil avant de remonter pour prendre une bonne douche brûlante... et je découvre soudain ce que je suis venu chercher : un mâle adulte de dragon de mer feuillu, d'une trentaine de centimètres, portant des œufs.

Les *Phycodurus* et leurs cousins de la famille des Syngnathidés sont les seules espèces aquatiques du monde où ce sont les mâles qui portent les œufs et qui les incubent dans un repli cutané, sous la queue. Les œufs, sur ce mâle, sont bien développés : ils ont au moins trois semaines et sont fermement fixés et couverts d'algues. Ce type de comportement reproducteur servirait à cacher les œufs à d'éventuels prédateurs.

Heureusement ce mâle est à faible profondeur (cinq mètres). Si la profondeur avait été supérieure, nous aurions dû le remonter très lentement vers la surface, afin que son organisme s'adapte à la diminution de la pression. L'animal stressé aurait risqué de perdre ses œufs.

Une fois le *Phycodurus* remonté, nous le transférons le plus rapidement possible dans nos installations de Perth, le seul aquarium, en Australie, à présenter ces animaux extraordinaires. Nous prenons toutes les précautions pour ne pas le stresser (ces hippocampes ne supportent pas les changements trop brusques d'éclairage). Après une journée d'acclimatation, nous introduisons dans l'aquarium des crevettes de quelques millimètres de long : le *Phycodurus* commence, presque immédiatement, à les manger. Les dragons de mer imitent les algues qui dérivent et les crevettes s'y font prendre : par une extension rapide d'une articulation de la partie inférieure de leur museau, ils créent une aspiration qui entraîne les crevettes.

Après une semaine passée dans l'aquarium, les œufs recouverts d'algues commencent à éclore. Les bébés hippocampes sont des répliques miniatures de leurs parents. À la naissance, les *Phycodurus* mesurent environ 20 millimètres. Adultes entre 12 et 18 mois, ils atteignent quelque 50 centimètres. Les 210 œufs que porte le mâle capturé mettent dix jours à éclore ; dans la nature, ces éclosions échelonnées permettent aux nouveau-nés d'occuper un territoire plus vaste et de trouver de la nourriture sans entrer en compétition avec les autres petits de la



2. LES MÂLES portent les œufs pendant quatre à cinq semaines, dans des replis cutanés, sous la queue. On connaît mal le cycle reproducteur des dragons ; on ignore, par exemple, le nombre de portées par an, ou comment les mâles fécondent les œufs qu'ils récupèrent des femelles.



3. LES JEUNES DRAGONS DE MER éclosent encore attachés à un petit sac vitellin, qui contient les réserves nutritives nécessaires à leur survie durant les premiers jours de leur vie. Les nouveau-nés nagent et chassent pour se nourrir presque immédiatement.